

Déconstruire la carte

J. B. Harley, 1989

Cartographica, Vol. 26, n°2, p. 1-20.

Une carte dit : « lisez-moi attentivement, suivez-moi minutieusement, ne doutez pas de moi ; je suis le monde au creux de votre main. Sans moi, vous êtes seuls et perdus. »

Et c'est vrai. Si toutes les cartes du monde étaient détruites, qu'une main malveillante les faisait toutes disparaître, chaque homme redeviendrait aveugle, chaque ville serait étrangère à sa voisine, chaque élément du paysage perdrait toute signification, comme un panneau indicateur effacé n'indiquant plus aucune direction.

Et pourtant, lorsqu'on la regarde, lorsqu'on la touche, lorsqu'on suit du doigt ses tracés, c'est une chose bien froide qu'une carte. Sans humour, ennuyeuse, née sous le compas et sur la table à dessin. Ce trait de côte là, cette ligne brisée d'encre bistre, ne montre ni le sable, ni la mer, ni le rocher ; elle ne raconte pas le marin, voguant toutes voiles dehors sur la mer agitée, dans l'espoir que la postérité retienne son nom, inscrit sur le parchemin ou gravé dans une stèle de bois. Cette tache brune qui signale une montagne n'a pas de signification particulière pour un œil non averti, et pourtant vingt hommes, ou dix, ou un seul, ont peut être risqué leur vie pour la gravir. Ici c'est une vallée, là un marécage, et là un désert ; et voici une rivière qu'un esprit aventureux et déterminé, telle une plume dans la main de Dieu, a en premier tracée de ses pieds sanglants.

Beryl Markham, 1983

Le rythme des progrès conceptuels dans l'histoire de la cartographie, la recherche de nouvelles façons de comprendre les cartes, est lent. On pourrait dire que les progrès, pour l'essentiel, ne sont que superficiels. En appliquant les concepts de l'histoire littéraire à l'histoire de la cartographie, on montrerait que nous sommes encore dans un régime de pensée soit pré-moderne, soit moderne, plutôt que postmoderne. Si l'on faisait la liste de toutes les recherches individuelles, il est vrai qu'on trouverait des travaux remarquables. À présent, on

peut orienter nos étudiants vers des textes qui s'inspirent des idées de la théorie de l'information, de la linguistique, de la sémiotique, du structuralisme, de la phénoménologie, de la théorie du développement, de l'herméneutique, des études de l'image, du marxisme, de l'histoire des idées. Et dans nos notes de bas de page, nous pouvons retrouver, parmi d'autres, les noms de Cassirer, Gombrich, Piaget, Panofsky, Kuhn, Barthes, et Eco. Et pourtant, malgré ces signes de changement, nous sommes toujours, bon gré mal gré, prisonniers de notre passé.

Mon principal propos dans cet article consiste à soutenir que nous devrions favoriser une révolution épistémologique dans notre façon de considérer la nature de la cartographie. Chez les historiens de la cartographie, je pense qu'un obstacle majeur à la compréhension est que nous continuons à accepter le consensus largement partagé, sans beaucoup de discussion, au sujet de ce que les cartographes nous disent de la nature des cartes. En particulier, nous avons tendance à partir de l'hypothèse que les cartographes se consacrent sans équivoque à la production d'une connaissance scientifique ou objective. Naturellement, les cartographes sont persuadés que leur crédibilité dépend de cette affirmation, mais nous autres historiens, ne sommes pas tenus par la même obligation. Il vaut mieux partir de l'hypothèse que la cartographie est rarement ce que les cartographes disent qu'elle est.

À mesure qu'ils adoptent la cartographie assistée par ordinateur et les systèmes d'information géographique, la rhétorique scientifique des faiseurs de cartes devient plus assourdissante. La culture de la technique envahit tout. On nous dit que la revue qui s'appelle encore *Le cartographe américain*, va devenir : *Cartographie et systèmes d'information géographique*. Ou encore, montrant ainsi une ambivalence troublante au sujet de la nature des cartes, la société britannique de cartographie propose qu'il y ait désormais deux définitions de la cartographie, « une pour les cartographes professionnels, et l'autre pour le grand public ». Une définition « destinée à la communication avec le grand public » pourrait être « la cartographie est l'art, la science, et la technique de production des cartes ». Et pour les cartographes professionnels, on dirait « la cartographie est la science et la technique dédiée à l'analyse et à l'interprétation des relations géographiques, et à la communication des résultats au moyen de cartes ». Le fait que l'art ait disparu de la cartographie professionnelle en a étonné plus d'un. Dans le contexte présent cependant, ces signes de schizophrénie ontologique peuvent aussi signifier qu'il y a un besoin urgent de repenser la nature des cartes sur des bases différentes. La question se pose de savoir si la notion d'un progrès de la science est un mythe en partie créé par les cartographes au cours du développement de leur profession.

Il me semble que cela a été accepté avec insuffisamment de recul critique à la fois par le grand public et par les chercheurs qui travaillent avec des cartes. Pour ceux qui s'intéressent à l'histoire de la cartographie, il est grand temps de remettre en question ces affirmations des cartographes. En effet, si l'histoire de la cartographie est destinée à s'épanouir comme un sujet interdisciplinaire parmi les humanités et les sciences sociales, les nouvelles idées sont essentielles.

La question que nous nous posons alors est de savoir comment, en tant qu'historiens de la cartographie, nous pouvons échapper au modèle normatif de la cartographie elle-même. Comment accueillir de nouvelles idées ? Comment commencer à écrire une histoire de la cartographie aussi novatrice que ce que propose Louis Marin dans *Le roi et son géomètre* (au sujet d'une carte de Paris au XVIIIe siècle) ou ce que fait William Boelhover, dans *La culture de la carte* (à propos des cartes du monde du XVIe siècle qui montraient les Amériques pour la première fois) ? Ces deux études sont influencées par le postmodernisme. Dans cet essai, j'adopte également une stratégie qui vise à la déconstruction de la carte.

La notion de déconstruction est aussi un pilier de la pensée postmoderne. Les stratégies de déconstruction existent aujourd'hui non seulement en philosophie, mais aussi dans des disciplines spécialisées, notamment en littérature, et dans d'autres matières telles que l'architecture, l'aménagement, et, plus récemment, la géographie. Je vais utiliser une tactique de déconstruction pour rompre le lien présumé entre la réalité et la représentation, qui a dominé la pensée cartographique, l'a engagée dans la voie de la « science normale » depuis les lumières, et a aussi fourni une épistémologie clés en main implicite à l'histoire de la cartographie. Le but est de suggérer qu'une épistémologie alternative, enracinée dans la théorie sociale plutôt que dans le scientisme positiviste, est plus appropriée pour l'histoire de la cartographie. On montrera que même les cartes « scientifiques » sont produites non seulement en fonction des « règles de l'ordre géométrique de la raison » mais aussi des « normes et valeurs de l'ordre de la tradition sociale ». Notre tâche est de rechercher les forces sociales qui ont structuré la cartographie et de repérer la présence du pouvoir et de ses effets dans toute connaissance cartographique.

Les idées du présent texte doivent beaucoup aux écrits de Foucault et de Derrida. Mon approche est délibérément éclectique, car à certains égards, les positions théoriques de ces deux auteurs sont incompatibles. Foucault ancre les textes dans les réalités socio-politiques et construit des systèmes pour organiser la connaissance, systèmes du genre de ceux que Derrida adore démanteler. Mais même ainsi, en combinant différentes idées sur ce terrain nouveau, il

est possible de concevoir un schéma de théorie sociale à partir duquel nous pouvons commencer à explorer les arrières pensées de la cartographie. Il ne s'agit pas de proposer une solution à l'interprétation historique des archives cartographiques, ni même une méthode définie ou un ensemble de techniques, mais c'est une stratégie générale qui peut aider à repérer certaines forces fondamentales qui ont motivé la production de cartes à la fois dans les sociétés européennes et non européennes. Ce que je retiens de Foucault, c'est la révélation fondamentale de l'omniprésence du pouvoir dans toute connaissance, même lorsque ce pouvoir est invisible ou implicite, ce qui s'applique aux types particuliers de connaissance encodée dans les cartes et des atlas. J'emprunte à Derrida l'idée que tout texte est chargé d'une rhétorique. Cela demande de rechercher la métaphore et la rhétorique dans des cartes, où, jusqu'à présent, les érudits n'ont vu que de la mesure et de la topographie. La question centrale peut rappeler l'ancienne formule de Korzybski selon laquelle « la carte n'est pas le territoire » mais la déconstruction va plus loin et s'attache plus précisément à la question de savoir comment la carte représente l'espace.

La déconstruction nous engage à lire entre les lignes de la carte (« dans les marges du texte ») et à travers ses figures de rhétorique, à découvrir les non-dits et les contradictions qui contredisent l'apparente sincérité de l'image. Nous devons commencer à apprendre que les faits cartographiques ne sont des faits qu'à l'intérieur d'une certaine perspective culturelle. Nous commençons à comprendre comment les cartes, à l'instar de l'art, loin d'être des fenêtres transparentes ouvert sur le monde, ne sont qu'un regard humain singulier porté sur lui. Dans cette perspective, je développerai trois types d'arguments. Premièrement, j'examinerai le discours de la cartographie à la lumière de certaines idées de Foucault relatives aux règles qui s'appliquent à l'intérieur des formations discursives. Deuxièmement, à partir d'idées de Derrida, j'examinerai la textualité des cartes, et en particulier leur dimension rhétorique. Troisièmement, en revenant vers Foucault, je montrerai comment les cartes fonctionnent dans la société comme une forme de savoir-pouvoir.

[...]